

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSENT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

UN AN - - - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Berceuse

*Oh ! chante, chante, doucement ;
Que ta voix berce ma paresse ;
Ta chanson lente me caresse...
Oh ! chante, chante, doucement.*

*Rythme les mots, languissamment
Qu'aucun désaccord ne me blesse...
S'en va la douleur qui m'opprime...
Rythme les mots, languissamment !*

*Ils sont doux les mots que tu chantes :
J'ignore s'ils sont faux ou vrais ;
Mais que m'importe que tu mentes
S'ils sont beaux les mots que tu chantes.*

*Pour chasser les visions méchantes
Et pour endormir les secrets
Tourments que m'ont fait mes amantes.
Oh ! chante, chante, doucement
Que ta voix berce ma détresse ;
Ta chanson lente me caresse
Et me fait perdre la raison.*

PIERRE DE MILHAU.

Sous les bois

Club Winchester, septembre 1902.

C'EST par une adorable journée de septembre agonisant que je suis venue, à une altitude de plus de huit cents pieds au-dessus de Montréal, fêter les derniers jours du soleil...

Des nuages très flous, très légers, estompent d'une brume floconnante le bleu foncé du ciel. L'après-midi est tellement doux qu'il nous pénètre de sa mollesse exquise, cependant que l'esprit rêveur laisse les doigts immobiles sur le crayon.

Dans ces heures de charmes indéfinissables, où la belle saison, à son apogée glorieuse, entrevoit mélancoliquement sa décadence, est-il de langage assez divin pour peindre la beauté du décor magique qui s'offre en ce moment à ma vue, en face de cette forêt dont l'air auguste et la ma-

jestueuse splendeur défient l'expression pour une voix humaine ?

C'est dans les bois, toujours aimés et qui me rappellent de lointains souvenirs, que le sort clément me permet de vivre quelques jours. La maison du club et le lac qui la jouxte—le lac si paisible aux dormantes feuilles de nénuphar—seuls me séparent des lisières boisées où la lumière s'enténébre, où le sapin mêle sa branchure sombre aux cimes rougeoyantes des érables, aux frissonnantes feuillées des bouleaux.

Dans ces profondeurs crépusculaires, le hibou houloulera quand viendra le soir, et la brise des nuits, passant sur les eaux, bruira étrangement.

Je l'ai entendu ce bizarre colloque du vent et de la ramure, alors que la lune, froide et calme, refusait de l'écouter ; j'en ai eu un grand frisson, un frisson d'épouvante comme celui qu'on doit éprouver en face d'un mystère, d'un mystère attirant et sublime en sa terreur.

Comme on se sent petit près de cette nature sauvage et grandiose qui nous domine en un dédain superbe ! Je songerais à m'excuser de ma présence auprès d'elle, si je ne comprenais la raison de son mépris et combien peu mon insignifiance peut la troubler. Les blonds asphodèles eux-mêmes, croissant à travers le velours des mousses, restent indifférents aux éclats de la voix ; ils attendent, résignés, cette mort lente qui plane sur toutes choses et qui fane déjà l'extrémité de leurs fines dentelles.

Puis, quand le soleil glisse ses rayons à travers les arbres aux tons monochromes, reluisant alors comme autant "d'ostensoirs d'or," ou qu'il allume d'une flambée de pourpre les

feuilles saignantes de nos érables, l'extase me revient et j'oublie tout, en la contemplation de ces harmonies d'automne.

Le lac est peuplé de nombreux habitants, et, mes compagnons de voyage, amateurs passionnés de la pêche, consacrent à ce silencieux plaisir, d'entières matinées. Ces distractions sportives ne me tentent guère, j'aime mieux regarder au loin que suivre attentivement le fil d'une canne à pêche.

Quand j'en ai la chance, et que je ne suis pas observée, je remets subrepticement perchaudes et goujons jolis dans les eaux du lac. Je suis avec délices la vie qui renaît peu à peu dans leurs poumons asphyxiés, les mouvements incertains de leurs nageoires, le frémissement des ouïes aspirant l'onde, puis leur course rapide pour regagner leurs humides demeures. Je crois bien qu'ils ne me gardent aucune reconnaissance les petits poissons—tout ce qui a vie est si ingrat !—mais je suis intérieurement satisfaite de ma bonne action, car, nous ne pouvons vraiment être heureux sans désirer que tout le soit autour de nous.

Les oiseaux ont disparu. A peine, le *tireli* plaintif d'un petit chanteur, se perçoit-il à travers l'espace. Quel sera son destin ? je m'en émeus presque. Ils sont si tristes les nids que l'absence dépeuple !

Tout ici attire et retient. C'est non seulement la féerie de ce grand tableau au-dehors, mais l'hospitalière cheminée où nous nous retrouvons le soir, autour de laquelle nous nous groupons en écoutant pétiller et craquer les bûches enflammées, en regardant se créer et disparaître les fantastiques visions des charbons ardents—telles, si souvent—se créent et s'effondrent